

même raison qu'il maintient la mauvaise organisation de son armée.

» Si Marquez était un honnête homme, un homme de cœur, il serait le premier à demander qu'on organisât son armée sur des bases françaises.

» Comme je crois vous l'avoir déjà dit dans ma dernière lettre, il ne faut pas de demi-mesures ici. Si l'on veut organiser cette armée il faut la licencier, conserver les officiers sur le compte desquels il y a le moins à dire, et supprimer toutes les dénominations de corps, former des régiments comme les nôtres, en leur donnant un colonel, un capitaine d'habillement et un adjudant-major pris parmi les officiers français, auxquels on ferait certains avantages, bien entendu. Appliquer à cette armée notre code de justice militaire, et être sans pitié pour les voleurs. C'est le seul moyen d'arriver à un résultat, et dans l'espace de deux mois, ce résultat peut être atteint, j'en suis convaincu. Dans ce court intervalle on peut organiser à la française un petit corps de dix mille hommes, qui deviendrait le noyau d'une armée de cinquante à soixante mille hommes.

» Malheureusement je crains fort qu'on n'emploie pas ce moyen, et que les choses ne restent comme elles sont. On parle beaucoup en ce moment de la formation d'une légion étrangère de cinq à six mille hommes; j'ignore absolument sur quelles bases on veut la former.

» Si en raison de l'extension du brigandage la prompte organisation de l'armée est de la plus haute importance, il ne faut pas néanmoins négliger l'organisation de la justice, des finances et des

diverses branches de l'administration. Nous avons pour cette partie M. Budin, qui je crois, porte le titre de commissaire extraordinaire de l'Empereur. C'est l'ancien payeur de l'armée de Crimée, d'Italie, et actuellement le titulaire de la Recette générale du département de la Savoie.

» Il vient de réorganiser la justice; cela ne lui a pas donné beaucoup de peine, car, au grand mécontentement des Mexicains, il l'a rétablie telle qu'elle était avant. Je comprends, du reste, cette mesure, car il faut beaucoup de temps et de tranquillité pour établir un bon système de justice et trouver une magistrature honorable.

» M. Budin est également chargé des finances, qui pour le moment n'existent pas.

» Prenant en considération la pénurie du gouvernement provisoire, il vient d'autoriser sous la garantie de la France un emprunt de un million de piastres.

» On dit que M. Budin est l'auteur du décret qui met sous le séquestre les biens de tous ceux qui ne sont pas pour nous. Je ne trouve pas cette mesure très adroite, d'abord parce qu'elle n'est plus guère de notre époque, et ensuite parce que ne possédant que les points que nous occupons, nous ne pouvons la mettre à exécution, de sorte que nous supportons, sans aucun bénéfice, toutes les charges d'un acte arbitraire.

» Le gouverneur de je ne sais plus quel Etat a répondu à ce décret par un décret semblable; seulement il ne mettra le sien à exécution que quand nous aurons commencé. Je trouve ce gouverneur beaucoup plus chevaleresque que nous, et cependant il faut

voir comme il est traité par tous les journaux à notre dévotion!

» En somme, les affaires du Mexique sont maintenant beaucoup plus embrouillées qu'elles ne l'étaient avant notre arrivée. Aussi nous ne nous faisons pas illusion sur notre rentrée en France. Elle est impossible pour le moment. Nous ne pouvons pas abandonner ce pays dans l'état où nous l'avons mis, surtout si l'Empereur veut continuer sa politique à l'égard des États-Unis, qui est de rendre le Mexique assez fort pour se défendre contre ses puissants voisins. Avec notre incurie, la mauvaise ligne politique que nous suivons, nous nous mettons tout le monde à dos.

» Pauvre Maximilien! quelle déception il va avoir lorsqu'en débarquant à Vera-Cruz, il reconnaîtra que tout son Empire se compose de la route de Vera-Cruz à Mexico; et que de plus il sera obligé de marcher avec une forte escorte pour ne pas être enlevé.

» Quelle désillusion quand, arrivé dans sa capitale, il ne trouvera ni armée, ni finances, ni justice, mais bien le brigandage organisé!

» Dans ce cas à quel saint se vouer?

» Avec les idées dont il doit être imbu, il tombera tout naturellement entre les bras de M. de Saligny et des rétrogrades. Alors tout est perdu sans ressource. La France aura beau épuiser son armée et son trésor, elle ne parviendra jamais à asseoir d'une manière solide Maximilien sur son trône.

» Comme seul remède à un pareil état de choses, il faudrait que l'Empereur sût combien ici sa politique est dénaturée, combien ses idées, ses intentions et

celles de la France sont mal interprétées. Alors il n'hésiterait pas à rappeler définitivement M. de Saligny, et le remplacerait par un homme venant de France avec les idées de la France, d'une grande probité, et qui ferait passer les intérêts de son pays avant les siens.

» L'Empereur rappellerait aussi le général en chef, en le nommant maréchal s'il n'y a pas moyen de faire autrement, et laisserait le commandement de l'armée au général Bazaine.

» Le général Bazaine est un homme d'une grande intelligence, très adroit, très habile, sachant tourner les obstacles lorsqu'il ne peut les franchir, mais arrivant toujours à son but.

» Avec la conscience qu'il a de sa valeur, la considération dont il jouit, la grande connaissance qu'il a déjà du pays, il saurait imposer des idées justes et saines, et serait le meilleur guide à donner à Maximilien auquel il rendrait d'importants services.

» Il saurait, je ne dirai pas éviter complètement, mais du moins atténuer beaucoup les froissements d'amour-propre qui ne vont pas manquer de se produire lorsque Maximilien va arriver avec sa suite d'officiers autrichiens. De tous ces éléments hétérogènes de Français, de Mexicains et d'Autrichiens, il saurait former un tout homogène.

» Maximilien, ainsi aidé et dirigé, se rapprocherait du parti libéral, le seul vivace, le seul ayant de l'avenir, ici comme partout.

» Avec les libéraux, le brigandage serait bientôt exterminé, et cette si grande plaie guérie, le Mexique deviendrait bien vite un pays riche et florissant. Au

bout de dix ans il pourrait se passer de l'armée française, et rembourser à la France les frais de la guerre. De plus il serait assez fort, assez bien constitué pour résister aux Etats-Unis, dans le cas où il prendrait à ceux-ci l'envie de l'absorber.

» Sous un tel régime, avec des routes, des chemins de fer si faciles à établir sur le plateau, au bout de peu de temps l'agriculture produirait des trésors; non seulement le commerce renaîtrait, mais il prendrait une extension immense. L'industrie qui n'est qu'à l'état d'embryon, ou plutôt qui n'existe pas, aurait bientôt acquis un grand développement, car on ne serait plus obligé d'aller chercher en Europe ou aux Etats-Unis cette matière première bien plus précieuse que l'or, le fer. Du côté de l'ouest, au delà de Morelia, il y a des mines de fer très riches, et le bois y est à discrétion.

» Voilà ce que pouvait devenir le Mexique, si nous avions eu à notre tête deux hommes intelligents et désintéressés. Mais malheureusement cette tâche n'est pas commencée, et peut-être ne sera-t-elle jamais entreprise, au grand détriment de la France et de son gouvernement.

» Voilà ce qui nous attriste; aussi vous ai-je dit franchement tout ce que je pense, ce que nous pensons tous. Maintenant que je vous ai fait cette confidence, il me semble que je suis soulagé (1). »

(1) La lettre qui précède fut placée par Madame Cornu sous les yeux de l'Empereur, et le Souverain la jugea tellement remarquable, malgré ses hardiesses, qu'il la communiqua au général Bazaine, sans en désigner l'auteur.

Telle est ma lettre, ou plutôt l'à peu près dont je me souviens, car je n'avais pas fait de brouillon. Comme je vous écris très vite, je n'ai pas châtié mon style, mais soyez bien tranquilles : dans l'original il était plus correct.

On trouvera la lettre d'envoi de Napoléon, en date du 20 septembre 1863, et la lettre de Loizillon dans le livre que M. P. Gaulot a intitulé : « Rêve d'Empire » et qu'il a écrit sur les documents inédits de M. Louet, payeur en chef du corps expéditionnaire (Pages 172-174).

« L'extrait qui accompagne le billet impérial, dit M. Gaulot, n'a pas moins de dix-huit pages de format épistolaire. C'est un morceau vraiment piquant et écrit avec un ton caustique et fort irrévérencieux. On l'attribue au général Félix Douay, dont la correspondance privée était souvent lue par l'Empereur.

» Bazaine accepta franchement cette dernière hypothèse comme on en peut juger à la note suivante, inscrite de sa main en marge de la lettre : « Le passage relatif à M. le général Forey n'est pas de toute justice; mais il a été écrit sous le ressentiment qu'éprouvait l'officier général écrivant à propos de l'insuccès de l'attaque dirigée par lui sur le cadre n° 52 (Couvent de Santa Inez, 25 avril 1863). »

Nos lecteurs, en rapprochant le texte annoté de la sorte par Bazaine et la lettre de Loizillon, en date du 27 juillet 1863, pourront se convaincre que la devise favorite du capitaine : « Sic vos non vobis », ne trouva jamais plus heureuse application. S'ils relèvent quelques légères différences de forme ils voudront bien se rappeler que Loizillon n'adresse pas à ses parents une copie exacte de son épître à Madame Cornu : « Soyez tranquilles, dit-il lui-même, mon style était plus soigné dans l'original; je n'avais pas fait de brouillon et je vous donne à peu près la substance de ma lettre. »

Voulant faire partir cette lettre par le courrier anglais, comme je vous l'ai dit, j'ai été la porter à un de mes camarades, le prince Georges Bibesco qui connaît le consul anglais auquel il devait remettre un paquet de lettres pour son frère qui est à Paris. Quand je suis arrivé il était en train d'écrire, et m'a lu quelques passages de sa correspondance, et il y avait une telle similitude dans nos appréciations que j'ai rouvert ma lettre pour la lui lire.

C'est un brave garçon qui, je crois vous l'avoir dit, m'a été on ne peut plus dévoué ; lorsque nous avons appris mon mauvais classement il a écrit aussitôt à son frère qui connaît beaucoup le ministre et le colonel Ribourt, afin de les renseigner sur mon compte ; de sorte que si les nominations se font en France, et que je sois nommé, cette intervention n'y aura pas été pour peu de chose.

Ceci vous explique que je me sois ouvert avec une entière confiance à Bibesco ; il a trouvé que ma lettre faisait une peinture tellement exacte de tout ce qui se passe ici qu'il m'a demandé l'autorisation de ne pas la cacheter pour que son frère puisse en prendre connaissance.

H. L.

XXVI

Mexico, le 12 août 1863.

J'ai reçu il y a quelques jours votre lettre du 27 juin, et je suis heureux de vous savoir toujours satisfaits et en bonne santé. Je craignais que les mauvaises nouvelles que je vous annonçais sur mon peu de chances d'avancement n'eussent produit sur vous une impression fâcheuse et détruit votre calme habituel.

Il est probable qu'il en a bien été un peu ainsi, et que comme à moi, il vous aura fallu un certain temps avant d'en prendre votre parti.

Marie me dit que je revienne tel que je suis parti et c'est le principal ; elle a raison et je suis bien sûr d'avoir de vous tous le même accueil, capitaine ou chef d'escadrons.

Je crains fort que la lettre que je vous ai écrite au moment de notre départ de Puebla, et dans laquelle je vous donnais copie de celle que j'adressais à M^{me} Cornu, n'ait porté de nouveau atteinte à votre repos, non seulement en raison du mauvais tour qui m'a été joué, mais surtout à cause de la franchise avec laquelle je m'exprimais.

Cela a dû certainement arriver, puisque même avant